

LA MÈRE MICHEL

A LU

IV (2)

Hiver 2009 - Printemps 2010



Chat et mouche



« La mère Michel a lu un livre ! Au lieu de faire son ménage ? Eh bien, c'est comme ça qu'elle l'a perdu son chat ! » Denis Diderot, Billet à Sophie Volland (coll. Privée)

« Les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie, mais de l'obscurité et du silence. »

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*.

« Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul. Nous sommes des personnages de roman qui ne comprennent pas toujours bien ce que veut l'auteur. »

Julien Green, *Adrienne Mesurat*.



SOMMAIRE

De Saraswati et de <u>la poésie</u>	- p.3
Lecture en cours : <u>L.-F. Céline</u> – <i>Lettres 1</i>	p.4
Le <u>Jardin des Lecteurs</u> de la Mère Michel	p.7
<u>Lectures à venir</u>	p. 7
Jean-Luc Moreau, <u>Camus l'intouchable</u>	p. 9
Edgar A. Poe, <u>Le Démon de la perversité et autres contes</u> . Edition établie par Yannis Constantinidès	P. 16
Marie-Louise Audiberti, <u>L'exilée. Adèle Hugo, la fille</u>	p.19
Marie-Florence Ehret, <u>Comme un coquelicot</u> ...	p. 26
<u>Avec ou sans papiers</u> ...	p. 27

Récolte au jardin de Rhubarbe

- . Cyrille de Sainte-Mareville, *La Rose ensanglantée*...p.31
- . Lionel Mirisch, *Papiers mâchés* p. 32
- . Christiane Rolland Hasler, *La lettre de Chattanika* p. 34

Didier Bazy, *Brûle-Gueule* p. 37



De Saraswati et de la poésie

Au terme de chaque brûlure toute cicatrice
une brume imprègne ville vécue légèrement
la confiance glissée sous la porte révèle qu'ailleurs et ici.
Mieux vaut ne pas se retourner et pourtant
le puits de notre âme ressemble à une fraîcheur
tel ou tel moment d'existence vaut relief.
Gaston Marty

Les éditions de l'Atlantique, sises à Saintes, en Charente Maritime, et dirigées par Silvine Arabo, publient la très belle revue *Saraswati*, du nom de la déesse hindoue dont l'office est de veiller sur les arts, et singulièrement ceux de la musique et de l'éloquence. Son dixième numéro, entièrement consacré à *L'Expérience poétique*, mérite qu'on y arrête notre réflexion.

Plus de cinquante poètes contemporains y ont contribué, ce qui nous permet de prendre conscience de l'inouï foisonnement poétique dont est habité ce pays, le nôtre, en apparence entièrement soumis aux fluctuations des marchés financiers et aux tourments des gens au travail ou sans travail, en passe de devenir les grands gêneurs, voire les ennemis des sociétés qui les emploient puis les jettent à la corbeille ! Valeurs sans valeur ! Le rapprochement, pour incongru qu'il

puisse paraître, n'en demeure pas moins frappant : toute dictature engendre ses contrepoisons, et celle de la finance aveugle, génératrice des maux du plus grand nombre, suscite non pas le rêve, la fiction dérivatrice - *encore que sur l'action positive de celle-ci il y aurait une réflexion à mener !* -, mais l'arme que Pablo Neruda voyait « chargée de futur », la poésie.

Quelque 50 poètes répondent à un long questionnaire et leurs poèmes sont distribués entre ces séquences interrogatives. Je ne m'arrêterai ici que sur la troisième question, qui porte sur « la région... d'où émane le poème. » C'est l'une des interrogations constantes touchant à la nature du dire poétique et à son origine. C'est à ce mystère qu'ont tenté d'atteindre les plus grands poètes contemporains, et de rares critiques inspirés... Nous sommes allés loin au-delà du « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » dont nous gratifia le classique et clair-voyant Boileau. Federico García Lorca cherchera son origine dans la prédation nocturne vers les profondeurs inquiètes : « Le poète qui va faire un poème [...] a la sensation vague qu'il s'en va à une chasse nocturne tout au fond d'un bois. Une frayeur inexplicable circule dans son cœur. »

C'est dans cette pensée de l'obscur et de la profondeur que, dans *Saraswati*, plusieurs poètes d'aujourd'hui quêtent le mouvement originel qui les porte et les emporte, car ainsi que dit Michaux : « Poète n'est pas maître chez lui. »

Notons que *La Mère Michel a lu*, consacrera la totalité de son numéro V à la poésie, et reviendra donc sur *Saraswati* ; et que l'on peut s'informer de la revue sur le site *Poésie d'hier et d'aujourd'hui* :

<http://membres.lycos.fr/mirra/>



LECTURE EN COURS : L.-F. CÉLINE – *Lettres 1*

La collection de La Pléiade nrf-Gallimard, vient de présenter, sous le titre de Lettres, un choix de lettres de Céline et de « quelques correspondants », édition établie par Henri Godard et Jean-Paul Louis. Notre lecture est en cours, et nous en avons déjà retenu quelques éléments tels les correspondances datant de l'enfance de l'écrivain (né le 27 mai 1894), puis celles qui correspondent à sa participation aux

combats de la Première guerre mondiale, jusqu'à la fin octobre 1914 où, blessé, il quittera la front.

On observe que les parents de Louis-Ferdinand Destouches, modestes commerçants établis au 67 passage Choiseul, à Paris, ont le souci de donner à leur fils une éducation solide et *multiculturelle*, comme nous dirions aujourd'hui. Ils l'enverront – de 1907 à 1909 - apprendre d'abord l'allemand à Diepholz (Basse-Saxe) et Karlsruhe, puis l'anglais à l'University School de Rochester, à la Pierremont Hall School non loin de Ramsgate.

Dans la correspondance suivie qu'il échange avec les siens, le jeune Céline, outre de constantes marques d'affection et d'inquiétude, manifeste souvent sa gratitude pour les efforts financiers que représentent ses études pour les siens. Il réussit d'ailleurs fort bien dans ces apprentissages. Parmi ses préoccupations l'une, qui paraît très spécifique, quasiment obsessionnelle chez un aussi jeune homme, est celle qui a trait à la santé des siens, de leurs proches et connaissances, à la sienne propre... La plupart de ses lettres en témoignent, donnant lieu à des notations comme « Après l'école, j'ai été me faire couper les cheveux et j'ai bu mon huile de foie de morue... » . « Pendant que je t'écris il neige. Mais vous n'avez pas à vous faire de bile, je fais tout pour ne pas attraper de rhume et de plus je sens bien que je ne suis pas constitué pour en attraper. » La santé de ses hôtes le préoccupe tout autant : « Mme Farfield est très malade. Les médecins disent que c'est le surmenage après la naissance du dernier petit bébé. Elle a perdu tout à fait la voix et les médecins ne savent pas si elle rarrivera (*sic*) à en faire complètement usage. » On ne peut considérer comme sans intérêt tout cela si l'on songe qu'à cette époque la tuberculose, les maladies infantiles n'avaient cessé de faire des ravages dans toutes les classes de la société, et si l'on se souvient que Louis-Ferdinand, en 1918, engagé par la Fondation Rockefeller, fera une tournée de conférences pour une mission en faveur de la prophylaxie de la tuberculose, et qu'il entamera des études médicales en 1919-1920.

Entre-temps, engagé en 1912 dans le 12^e régiment de cuirassiers à Rambouillet, il se verra confronté à la fois aux aléas de la vie de caserne, qu'il supportera avec des hauts et des bas, et à la nécessité de comprendre l'animal appelé cheval et de le monter, apprentissage qui causera autant d'inquiétudes aux siens qu'à ses supérieurs !

Au front, qu'il gagnera en août 1914, le cuirassier Louis-Ferdinand Destouches, se conduira avec un grand courage,

sera blessé et évacué en octobre. Il recevra la médaille militaire, mais aussi ce choc de la guerre, qui la lui fera haïr définitivement, comme en témoignent ces observations :

« Il y a des villages dont on ne peut approcher tellement l'odeur qui s'en échappe est violente, il n'y a pas un puits où il n'y ait un cadavre. »
(*Non loin de Verdun*, 15/IX/1914)

« Heureusement que la fatigue vous empêche de concevoir toutes ces horreurs avec grande intensité, et que l'on marche toujours avec une espèce de casque sur le cerveau... » (*id.*)

« À la Meuse, que le chemin de la gloire est sale. »
25/IX/1914

Des lettres de la première période, Henri Godard, dans sa belle et claire préface aux *Lettres*, nous dit ceci : « Le premier "exil" est provoqué par les séjours linguistiques prolongés que les parents du jeune Louis l'envoient faire en Allemagne et en Angleterre, entre sa quatorzième et sa seizième année, pour le préparer à une carrière commerciale. Au grand étonnement de tout lecteur de *Mort à crédit*, on découvre dans les lettres de ces années un garçon qui est l'exact opposé du jeune Ferdinand dans le roman. Louis Destouches, lui, était un garçon respectueux de ses parents en même temps qu'affectueux, soucieux de ne pas les inquiéter ni chagriner... [...] bien élevé, conforme et conformiste. »

Il me paraît nécessaire de mesurer qu'à vingt ans, L.-F. Céline avait vécu ces expériences contrastées, intenses, et d'une extrême violence quant à celles de la guerre. Il en nourrira une œuvre littéraire encore à venir, quoiqu'il ait déjà manifesté son goût de la chose écrite, car dès la fin de 1913 il entreprenait la rédaction du *Carnet du cuirassier Destouches*.

[à suivre]



Le Jardin des Lecteurs de La Mère Michel

Le message ci-dessous (*en bleu*), que la Mère Michel faisait passer dans son bulletin précédent, « tient » toujours en dépit du fait qu'aucune contribution ne lui soit parvenue à ce jour. Les portes dudit Jardin restent donc ouvertes. Rappelons que les notations touchant à la vie culturelle de ce pays-ci y seront reçues tout autant que des « lectures » d'ouvrages divers. Il est des genres auxquels la Mère Michel ne fera qu'exceptionnellement allusion - science fiction, livres pour la jeunesse, ouvrages historiques, etc.,...-, par exemple, non par désintérêt, mais par manque de temps. C'est un espace que les lectrices et lecteurs de ce modeste bulletin peuvent occuper comme ils le souhaitent.

La Mère Michel tiendra désormais ouvert un Jardin réservé à ses lecteurs : ils s'y ébattront à leur aise, aux jours et heures ouvrables (soit à chaque parution de ce bulletin), y rendant compte de leurs propres lectures, découvertes, expériences littéraires (ou autres... ?)... commentaires et impressions sur les faits de culture ou d'inculture, bref sur le monde tels qu'ils le vivent et l'éprouvent, voire le font avancer vers les cimes ou les abîmes... Cette rubrique s'ouvrira dans La Mère Michel a lu (IV – 2) : il vous suffira de faire parvenir vos contributions par pièces jointes, à la Mère Michel, soit à l'adresse suivante :

michhost@sfr.fr



LECTURES À VENIR

On sait le mal qu'on a à faire son ménage ! Puis à tout lire ! Puis à tout écrire ! Mais comment vivre dans le désordre et la procrastination ? La Mère Michel s'était bien promis - et avait promis - de ne plus indiquer ses futures lectures. Tant pis, elle se contredit et se déjuge ! On pourrait donc, dans son

bulletin VI (rappelons que le n° V sera consacré à la poésie) lire, entre autres peut-être, quelques avis concernant :

Paul Placet, *Thomas, Manant-Prince-Bienheureux*

Miguel de Unamuno, *Comment se fait un roman*

Christoph Ransmayr, *Dames et Messieurs sous les mers*

Jacques Lovichi, *Rhotomago et autres fictions subliminales*

Marie-France Briselance & Jean-Claude Morin, *Grammaire du cinéma*

Jean Claude Bologne, *L'Ange des larmes*

Monique Castaignède, *Soleil d'artifice*

Georges-Olivier Châteaureynaud, *Le corps de l'autre*

Marie-France Briselance, *Massinissa*

Roland Fuentes, *Les voleurs de vent*

Garnier-Duguy-Néro, *Nox*

Michel Arbatz, *Le maître de l'oubli*

René Pommier, *René Girard, un allumé qui se prend pour un phare*

Quant au romancier allemand Arno Schmidt, dont il a été plusieurs fois question dans ce petit bulletin, la Mère Michel le délocalisera dans la revue LA SŒUR DE L'ANGE N°9, à l'occasion d'un dossier qui lui sera consacré, à paraître dans le cours de l'année 2011. Les éditions Hermann, au 6 rue de la Sorbonne, 75 005, à Paris, publient cette excellente revue. On peut s'informer aussi sur : [www. éditions hermann](http://www.editions-hermann.com).

La Mère Michel indique qu'elle se soucie peu de l'âge des livres, de leur date de parution et de leur lien plus ou moins étroit avec l'actualité.

Le hasard, en la matière, fait toujours bien les choses parce qu'il lui est impossible de faire autrement.



Jean-Luc Moreau, *CAMUS L'INTOUCHABLE*

Editions ÉCRITURE, déc. 2009, 260 pp.- 18,95 €

On gagne à aller à la vérité des choses quand on nous la sert toute crue, et cela spécialement avec les auteurs à l'ombre grande, avec les icônes, voire les idoles. C'est ce que Jean-Luc Moreau nous propose avec son *Camus l'intouchable*.

Voici un livre exceptionnel et déjà rare. La Mère Michel s'explique : exceptionnel parce qu'Albert Camus, sans doute l'écrivain le plus lu en France, fait figure d'idole à laquelle on ne touche qu'au prix du sacrilège. Il n'est pas d'écolier rencontré dans le métro, l'autobus, le train, que l'on ne trouve plongé dans *L'Étranger*, dans *La Peste*, ou *Caligula*, ou *Les Justes*... Le cinquantenaire de la disparition de l'écrivain a vu paraître une flopée d'ouvrages élogieux, de remémorations glorieuses. Nul n'ignore que si la France a perdu la foi chrétienne, elle n'admet pas qu'on touche à ses saints en niche, et Camus en est un qui ne descendra plus de son piédestal. La Mère Michel, quoique d'esprit fort laïque, avoue qu'elle-même s'est plus d'une fois agenouillée en la chapelle de St Albert, par habitude de dévotion sans aucun doute. C'est pourquoi cette étude est à considérer, quoique récemment publiée, comme déjà « rare » : elle sera peu citée, cela va de soi ; on la tiendra plutôt à l'écart, non seulement parce que, sans animosité mais avec une grande exactitude documentaire, elle ne craint pas de faire sauter ce vernis qui couvre la sainte image, mais aussi parce qu'elle est très fouillée, donc très complète et par voie de conséquence on ne peut plus sérieuse. La Mère Michel recommande vivement de l'avoir dans sa bibliothèque.

Il ne s'agit pour Jean-Luc Moreau que de rétablir des vérités nécessaires si l'on veut replacer Albert Camus dans le tourbillon des polémiques où il s'est situé de son vivant, polémiques nombreuses, aujourd'hui pratiquement oubliées ou omises, et de reconsidérer, avec leur contenu, les réactions

de l'écrivain face à ses contradicteurs, et parfois face à ses propres contradictions. Il en ressort une figure camusienne plus réelle, c'est évident, et sans doute plus humainement vraie, car faillible en bien des occasions.

« La polémique a accompagné Camus pour ainsi dire toute sa vie... » Ainsi est tracée d'emblée la « perspective » de cette étude (p.7), laquelle ne se limite pas au combat qu'il entretint avec Sartre, combat qui contribua et contribue peut-être encore à en maintenir d'autres sous un voile que J.-L. Moreau soulève, et duquel Sartre le premier, ouvrant les hostilités dans *Les Temps modernes*, déclare que « tôt ou tard » il sera soulevé : « Un mélange de suffisance sombre et de vulnérabilité a toujours découragé de vous dire des vérités entières. Le résultat c'est que vous êtes devenu la proie d'une morne démesure qui masque vos difficultés intérieures et que vous nommez, je crois, mesure méditerranéenne. Tôt ou tard, quelqu'un vous l'eût dit, autant que ce soit moi. »

Entrer dans le détail des escarmouches et combats serait comme vouloir réécrire ce qu'a écrit l'auteur. Suivons plutôt, avec lui, les principales étapes de ce parcours polémique. Un paysage nouveau et mal connu s'en dégagera.

Ce fut en 1951, avant la parution de *L'Homme révolté*, la réplique d'André Breton au chapitre de Camus intitulé « Lautréamont et la banalité » publié dans *Les Cahiers du Sud*. « Position morale et intellectuelle indéfendable » argue violemment Breton ! En effet, sur fond d'une amitié née à New York en 1956 et de combats communs (fondation de l'éphémère Rassemblement démocratique révolutionnaire ; défense de Garry Davis), de création par l'un et par l'autre de collections littéraires parallèles mais rivales, avec ouverture au « champ illimité » de l'« aventure spirituelle » pour celle de Breton, « [intervention] sur le plan de la conscience spécifique de ce temps pour sauver et restaurer au plus vite ce qu'il en reste » pour celle de Camus, tous les ingrédients de la conflagration sont disposés sur le terrain de la pensée... Breton avait déjà perçu et exprimé, à partir de la lecture d'une strophe de Lautréamont (Isidore Ducasse en l'occurrence) (pour le détail très précis, voir *Camus l'intouchable*, pp. 18 à 22) que « c'est au sein de la poésie la plus "noire" que la pointe d'éblouissement [peut] surgir ». Le titre du chapitre de Camus – « Lautréamont et la banalité » - est un défi pour Breton, et le chapitre une falsification de sa propre réflexion par Camus,

« le refus d'une authentique investigation intellectuelle, le refus de se mettre soi-même en danger pour s'ouvrir à une autre sensibilité. » Il faut comprendre que la bataille qui s'engage (Les articles de Breton, intitulés *Sucre jaune*, paraissent dans la revue *Arts*) n'est pas que de pure forme : sont en jeu des positions intellectuelles, des orientations personnelles et celles de collections de livres, le sens même du mouvement surréaliste et celui de la « révolte » camusienne. Jean-Luc Moreau donne aussi à voir combien la polémique est par moments sous-tendue d'une relative mauvaise foi, à d'autres moments proposée avec des silences et des masques posés sur des arguments qu'on ne veut évoquer (p.30). C'est toute la lecture que fait Camus de Lautréamont qui est mise en cause par Breton, et bientôt la connaissance qu'il a de l'œuvre, des écrits des commentateurs du poète... Le détail de l'affaire est ici révélé, et il est extrêmement instructif pour qui veut se plonger dans les profondeurs d'un temps éminemment livré à l'intelligence et à la passion de l'intelligence.

Outre l'humour de Lautréamont qui échappe à Camus, c'est, toujours selon Breton, que le propos de Camus est « d'élever la thèse la plus suspecte qui soit, à savoir que "la révolte absolue" ne peut engendrer que "le goût de l'asservissement intellectuel" ».

Camus répond étrangement à l'article incendiaire par une lettre au rédacteur en chef d'*Arts*. Il sait que « *L'Homme révolté* », non encore publié, est sur la ligne d'horizon des critiques à venir, au même titre que la définition de la « révolte mesurée » qu'il s'apprête à y défendre. Camus tire à fleurets mouchetés, feignant de ne pas vouloir se situer dans le camp des ennemis de Breton, l'accusant néanmoins de « sentimentalisme » (la pire des injures pour un surréaliste !) dans l'argumentation dont il use contre lui... Avec tout l'art d'un Virgile guide aux Enfers, Jean-Luc Moreau nous conduit dans les souterrains de cette polémique dont, il faut bien le dire, le sens et le parfum se sont évaporés dans l'idolâtrie générale dont bénéficie Camus depuis tant d'années, idolâtrie à laquelle n'a pas échappé La Mère Michel, qui l'avoue volontiers!

L'affaire va donc suivre sa pente : lecture de *L'Homme révolté* par Breton qui s'explique au cours d'un entretien avec le philosophe Aimé Patri, et met en accusation la totalité de l'essai de Camus... Quant au surréalisme tel que schématisé par Camus (il serait une invitation au suicide, un mouvement *défaitiste*)... Breton voit ici pure diffamation : le point

culminant étant la dénonciation par Camus, comme relevant de l'idéologie nazie, de « la fameuse phrase par laquelle, en 1930, il [Breton] a défini l' "acte surréaliste le plus simple : Descendre dans la rue, revolvers au poing, et [...] tirer au hasard dans la foule." » On comprend la fureur de Breton devant un tel amalgame qui, en effet, « relève de la bêtise ou de la volonté de nuire. » Nombreux seront ceux qui, critiquant *L'Homme révolté* marcheront dans les pas de Breton, pour conclure avec lui : « Dans un tel ouvrage, ce ne sont pas les prémisses qui autorisent la conclusion, mais bien une conclusion arrêtée à l'avance qui se cherche ensuite des prémisses pour se justifier quitte à en prendre à son aise avec les faits. » La rigueur intellectuelle de Camus est donc mise en discussion pour la première fois. On comprend que Camus, militant pour la « révolte mesurée » comme seule « vivante... efficace »... ne recueille pas l'assentiment majoritaire. La polémique va se poursuivre, bien entendu. Beaucoup s'en mêleront, et l'auteur nous en évoque toutes les escarmouches, les rencontres. La bonne foi, la simple justesse dans le raisonnement ne sont pas toujours le premier souci de Camus, qui reste cependant un « bon polémiste » sachant mettre l'adversaire sur la défensive sans pour autant se justifier pleinement des accusations portées contre lui.

Ce qui, selon la Mère Michel, doit frapper le lecteur d'aujourd'hui, c'est la hauteur des enjeux d'une telle querelle et un désir de vérité qui ne trouve pas son ultime résolution dans l'injure méprisante et le rejet absolu de l'autre : la question centrale est bien la nécessité de la révolte dans le cours de l'existence humaine, sa confrontation à l'idée révolutionnaire et aux conformismes ambiants, et le fait pour chaque individu d'avoir à s'impliquer en se dotant d'une conscience lucide en la matière - et - d'autre part, relevons que dans les mots échangés se trouve la pensée, le pouvoir d'être et de se librement penser comme sujet, et non pas seulement la quête de l'agrément de pouvoir « s'exprimer » selon l'une des formules lâches et flottantes de notre temps, le plus souvent pour ne donner que dans le psittacisme et les illusions bruissantes du faste consumériste.

Mais Albert Camus n'en a pas fini avec les esprits critiques de son époque. Énumérons les disputes et conflits auxquels il est mêlé désormais, et que Jean-Luc Moreau détaille toujours avec la plus extrême précision.

Mars et avril 1952. Dans 4 numéros successifs du *Libertaire*, Camus répond à une critique menée par Gaston Leval, qui conteste la vision selon lui trop négative de Bakounine telle qu'elle apparaît dans *L'Homme révolté*. Bakounine vu comme un destructeur ? Leval interroge : Camus a-t-il lu Bakounine ? Ne se serait-il pas contenté de fréquenter ses commentateurs ? Quel est le degré d'honnêteté intellectuelle de Camus ? L'affaire est donc épineuse. Leval argumente texte contre texte et les fleurets peuvent blesser et tuer. Jean-Luc Moreau décrit point par point les moments de la polémique. Camus est sommé de s'expliquer sur « sa méthode » : ses réponses tendent à l'ironie et visent à imposer sa vision personnelle d'un Bakounine réduit plus ou moins au nihilisme, et donc à ne pas entamer la moindre révision de ses positions initiales. Les objections de Leval sont éludées... Camus argue de son admiration pour Bakounine : « Bakounine est vivant en moi. » Cette défense ne tient pas la route, et il est certain que Leval, qui d'ailleurs ne fit jamais de Camus un ennemi, « alors que le prix Nobel 1957 a disparu depuis douze ans », ne poussera pas trop loin la dispute, « [tenant] désormais Camus pour intouchable. »

Toujours en 1952, la question de la révolte flambe encore dans les pages d'un numéro spécial ironiquement intitulé : « La révolte sur mesure », et confié aux surréalistes par le périodique marseillais *La Rue*. Quatre mois auparavant les éditions du Soleil noir avaient « créé leur propre revue, *Soleil noir-Positions* », ayant « choisi l'actualité de la polémique entre Breton et Camus pour en assurer le bon lancement », « La révolte en question » comme premier thème de réflexion. La Mère Michel doit-elle ici traiter par le menu de la manière dont Camus va se sortir des questions qui lui sont directement ou indirectement posées ? Elle ne le doit, ni ne le peut d'ailleurs. Il faut donc aux lecteurs se reporter à l'ouvrage de Jean-Luc Moreau, sachant cependant que 41 « témoignages » répondent à ces deux questions de *Soleil noir-Positions* : « 1) La condition d'homme révolté se justifie-t-elle ? 2) Quelle serait d'après vous la signification de la révolte face au monde d'aujourd'hui ? »

La direction de la revue donne son point de vue dans neuf textes d'ouverture. Se détache ici « La lettre au *Soleil noir* » de Stanislas Rodanski. Citée, la préface de Gracq aux *Œuvres de Lautréamont* fait entendre que Camus n'a pas « compris grand-chose à la révolte adolescente en prenant le parti de ne la juger que d'un point de vue moral. » L'ensemble des

contributions témoigne, une fois encore d'un savoir-réfléchir qui tente de ne pas obscurcir les difficultés de la problématique sous les coups de cymbales de la polémique. Il s'agit, au fond « d'un double hommage rendu au lecteur, ainsi qu'à Camus lui-même. » Les réponses de Hans Bellmer, qui pourtant prétend ne pas vouloir répondre à cette enquête, sont des plus intéressantes en ce qu'elles s'attaquent aussi aux positions moralisantes de Breton, de Dalí, qu'il voit comme relevant de « la pensée réactionnaire ». Camus, sollicité, se récusa bien entendu. N'avait-il pas déjà répondu ? N'avait-il pas déjà « dénoncé la démesure comme confort, voire comme carrière. » Jean Daniel, montre clairement comment les jeunes gens de sa génération « se sont attachés à Camus comme à un dernier recours... », « l'esprit de révolte [ayant] dégénéré en "conformisme révolutionnaire" ».

Quant au numéro de *La Rue* confié au groupe surréaliste, il semble venir « après la bataille », et il prend à bras le corps tout l'essai de Camus, aggrave certains des reproches déjà formulés et en formule de nouveaux « en s'appuyant sur les réponses fournies par Camus pour sa défense. » Benjamin Péret dénonce la méthode de Camus, qui consiste à « réduire la révolte à sa mesure ». Cette critique se retrouve dans divers articles, mais Gérard Legrand la développe plus systématiquement, faisant valoir que « À l'évidence, Camus n'a pas lu les œuvres sur lesquelles il s'appuie, ou alors il les a oubliées. » Jean-Luc Moreau relève « point par point » l'intéressante démonstration de G. Legrand, lequel remet à l'endroit les jugements que Camus avait portés sur les œuvres et les révoltes de Sade, La Fontaine, Rimbaud et Baudelaire : réduction à l'abandon de la poésie et au dandysme pour les deux derniers. Sur les philosophes, et à propos de Hegel, c'est ne pas l'avoir lu que de l'accuser « d'étroit nationalisme, comme d'une surévaluation de l'histoire... » Nietzsche, Camus l'a lu avec des lunettes toujours réductrices ; quant aux Grecs, il les a aussi réduits à sa notion personnelle de « mesure » (qu'il ne définit pas d'ailleurs) , oubliant leur « démesure », leur *ubris*... L'image d'Ulysse de retour à Ithaque sur quoi s'achève *L'homme révolté*, est elle aussi prise dans la « mesure » camusienne... Camus est ainsi « déconstruit », son système de pensée, son style mis à terre pierre par pierre ! Et Jean-Louis Bédouin, dans son article, apporte la touche finale, « peu ému » qu'il est par « la pensée de midi », et par le « penseur méditerranéen [qui] nous est présenté sous les traits de l'Héraklès de Bourdelle, dont d'innombrables

répliques s'efforcent depuis 1908 à bander leur arc sans corde sur les cheminées des rentiers. »

Jean-Luc Moreau fait un sort à d'autres articles fort passionnants de ce numéro spécial de *La Rue*. Contre tous les témoignages des révoltés qui le contredisent, Camus donne sa définition – ils ne sont révoltés « qu'en apparence » -, puis, contre toute bonne méthode, il entreprend de démontrer son « préjugé ». Pour Bédouin : « La révolte répond de la vie, elle en est la garante. C'est pourquoi l'astreindre *a priori* à une mesure, c'est mesurer, c'est-à-dire diminuer, hypothéquer la vie même. » La réflexion de Benjamin Péret est aussi fort éclairante en ce qu'elle s'étend à la notion de « révolution » et au « traitement que Camus a réservé à Marx et au marxisme dans son essai. », à son oubli de la révolution espagnole. Pour celle-ci, Blum et Thorez, « n'ont rien eu de plus pressé, tout en soutenant le mouvement en paroles, que de le saboter en apportant la « mesure » réclamée par Camus pour la révolte, empêchant celle-ci de se transformer en révolution. Est-ce le but que se propose Camus ? Il ne le semble pas. Il a simplement voulu jouer, jongler avec la révolte, l'anarchie et le marxisme, mais c'est un jeu où l'on se brûle. Aussi Camus s'est-il brûlé, il n'en reste plus que des cendres. »

Laissons au lecteur le soin de découvrir complètement la confrontation de Georges Bataille avec Albert Camus, dans le chapitre : « *Georges Bataille, pour et contre Camus* ». Les enjeux sont légèrement différents, les attaches personnelles jouent leur rôle... Quant à Roland Barthes, sa réflexion sur *L'Étranger* et *La Peste*, un peu plus tardive, s'attache au « classicisme » de l'écriture camusienne. Notons ceci : « Peut-être bien qu'avec *L'Étranger* [...] se lève un nouveau style, style du silence et silence du style, où la voix de l'artiste – également éloignée des soupirs, des blasphèmes et des cantiques - est une voix blanche, la seule en accord avec notre détresse irrémédiable. » *La Peste*, plus tard encore, donnera lieu à une très intéressante réflexion de Barthes, où jouent les notions d'absurde, de métaphysique et de morale, d'Histoire, de résistance, de révolte ou de solidarité... réflexion à partir de laquelle s'ouvrira la controverse avec Camus, lequel « retournant la situation, c'est son contradicteur qui est mis en devoir de rendre des comptes. Quant à lui, il est intouchable. Comme avec Breton et Leval, il ne répond pas *directement*. Cela signifie bien sûr qu'il ne répond pas *vraiment*, en se plaçant lui-même au-delà de toute attaque. »

La Mère Michel a bien conscience du schématisme de cette chronique ! Nous sommes devant le type d'ouvrage dont on peut rendre compte ou très succinctement, ou en développant un commentaire mousseux. La quadrature du cercle ! Sa richesse d'information, de nuancement et d'analyse fait qu'il faut l'avoir lu pour les saisir pleinement comme dans ce qui nous parlera le plus. Jean-Luc Moreau rend compte encore de la critique ironique que, dans la *Nouvelle NRF*, Jean Guérin (*alias* Jean Paulhan) fait des « Mythologies » de R. Barthes, prolongeant ainsi indirectement la polémique Barthes / Camus ; puis, rapidement, des attaques de Robbe-Grillet contre Camus (1958) ; enfin, il est rendu compte des attaques que Raymond Guérin, ex-déporté, romancier, lui aussi admirateur de Camus dès la parution de *L'Étranger*, mène contre le Camus romancier et écrivain, dont peut-être le talent ne serait pas à la hauteur de la réputation et du rôle qu'il prétend tenir sur la scène littéraire avec le soutien d'un lectorat de Panurge ! Il le met en garde contre l'imposture et l'exhorte à « résister », fût-ce à ses propres facilités.

En restituant l'écho de ces disputes et querelles, l'ouvrage de Jean-Luc Moreau ne diminue ni les mérites ni les faiblesses d'Albert Camus : au contraire, il lui rend une stature plus humaine, plus proche donc, et l'éloigne de son mythe certes réel mais démesuré et déformant. Qui plus est il démontre comment une pensée, eût-elle des insuffisances, dès qu'elle s'est ancrée dans des problématiques essentielles, permet autour d'elle à l'intelligence de se développer dans une effervescence qui, en fin de compte, donne de cette période passée une image vivante et combative, à l'opposé de celle que présente notre temps intellectuellement atone.



Edgar A. Poe, Le Démon de la perversité et autres contes.

Édition établie par Yannis Constantinidès – Éd. Mille et Une Nuits, N° 562, janvier 2010, 95 pp., 3 €

Quels que soient nos efforts, notre bonne volonté, nous ne sommes pas de ces criminels magnifiques dont les exploits peuplent les annales. La Mère Michel parle de la majorité de ses concitoyens, bien entendu. Edgar Poe, dans plusieurs de

ses nouvelles parmi les plus inquiétantes, met en scène quelques-uns de ces artistes de l'assassinat comme aurait sans doute aimé les rencontrer Thomas de Quincey. Ceux-là, se peignent d'ailleurs eux-mêmes avec précision et prolixité, tant ils trouvent admirablement horrible ou horriblement admirable ce qu'ils vécurent dans les moments des pires actions que leur dicta certain « démon de la perversité ».

Ce démon, quel est-il ? C'est, je crois, l'esprit qui nous souffle de ne pas commettre l'acte qui nous vaudra la réprobation de notre entourage et de nos amis... de ne pas commettre le méfait qui nous effraye, et qui, pour cela même nous fascine et nous tente à l'extrême, au point que nous ne pourrions nous empêcher de succomber avec un plaisir mêlé de crainte, de terreur, d'épouvante, selon la gravité du cas. C'est le démon qui, dans le même élan de voix, nous ordonne : « Ne fais pas ça ! Mais fais-le donc ! » Ainsi, nous savons que la tante Jeanne tient comme à la prunelle de ses yeux à son service à thé en Limoges datant de Napoléon III... Et si j'en laissais tomber une tasse, et qu'elle se casse en mille morceaux ? C'est ce qui arrive, naturellement, et comme la pensée m'en avait traversé une seconde la cervelle, la tante Jeanne me voue aux gémonies, maudit ma descendance sur treize générations et désormais elle me fait peur bien que mon contentement soit immense ! À un degré supérieur du crime, c'est le Père Lustucru ne résistant pas au désir de tordre le cou à mon chat bien-aimé, son âme se remplissant d'une joie coupable et de remords satisfaits une fois son forfait accompli. Ces exemples ne sont allégués que pour commencer à comprendre ces choses. Lequel d'entre nous n'a pas, un jour ou l'autre, cédé à ses penchants mauvais ? Et jusqu'où pouvons-nous descendre dans l'ignominie ?

Dans sa postface percutante aux quatre nouvelles ou sombres contes de Poe, Yannis Constantinidès approche à pas mesurés cette étrange fascination du mal : « C'est la malice de l'enfant qui fait délibérément le contraire de ce qu'on lui dit de faire, l'obstination puérile de celui qui sait pertinemment qu'il s'égaré mais qui ne revient pourtant pas sur ses pas... [...] Il y a une jubilation certaine à aller à contre-courant et à exercer pleinement cette "puissance positive que nous avons de suivre le pire, tout en voyant le meilleur"... Quant aux quatre contes choisis pour illustrer le propos, ils montrent « la grande force de Poe [qui] est de ne pas réduire la malveillance à sa dimension morbide. Il développe ainsi une théorie générale de la perversité, entendue au sens étymologique de goût du

détour, qui permet de rendre raison des actes en apparence gratuits des divers personnages. »

Cet aspect théorique est d'ailleurs développé par Poe lui-même dans les premiers moments du conte précisément intitulé *Le Démon de la perversité*¹. Poe s'explique on ne peut plus clairement : « ... sous son influence (*celle de la perversité*), nous agissons pour la raison que nous ne le devrions pas. En théorie, il ne peut pas y avoir de raison plus déraisonnable ; mais en fait il n'y en a pas de plus forte. » Cette force du mal est sans doute le fait le plus notoire et le plus accablant en l'occurrence: viennent ensuite les mots « vertige »... « ... pensée qui glace la moelle même de nos os, et les pénètre des féroces délices de son horreur. » L'illustration du phénomène par l'assassinat d'un homme riche peut prêter au doute quant aux motivations du narrateur qui finit ses jours sous les verrous. Mais ces contes sont à *double détente*, et, certainement, c'est dans l'aveu irréprouvable du crime, lequel pourtant devait aisément rester impuni, que gît la véritable perversité démoniaque : « ... *pourvu que je ne sois pas assez sot pour confesser moi-même mon cas !* », s'était pourtant dit le narrateur, avertissement qui ne lui servit de rien.

Le Cœur révélateur, autre célèbre récit, nous montre bien comme le narrateur criminel court à sa propre perte avec horreur, avec jubilation. Encore l'assassinat d'un vieil homme ! L'or qu'il possède n'est pas la raison du crime. Son Œil, peut-être ? « Œil de vautour ! » Œil ouvert dans la nuit et qui vous regarde ! Oui, l'œil est bien présent, mais non pas celui qui dans la tombe fixait Caïn ; celui du Démon, plutôt... Mais le Démon n'est-il pas l'autre visage de Dieu ? En fait, comme dans toutes les fables dont on berce les hommes, il faut chercher le leurre ? Ici, comme on sait, s'adjoindront à cette réciproque et fascinante épouvante du regard, les battements d'un cœur que la mort elle-même n'arrêtera pas, et qui seront la cause de la perte-délivrance du narrateur.

Dans *Le Chat noir*, si l'œil unique d'un chat éborgné ouvre le conte avec son rayon inquiétant, un autre leurre apparaît : l'intempérance avouée du criminel. Le lecteur, peut-être, verra ainsi les horreurs à venir avec plus de compréhension, voire d'indulgence. Deux chats, une femme - celle du narrateur - vont connaître une fin atroce en cette aventure. Quadruple détente, ici, les trois assassinats, et le fait que le criminel

¹ Notons que la traduction de Baudelaire est ici suivie et respectée, corrigée et commentée très clairement quand il le faut.

conduit les forces de la justice jusqu'aux portes de l'Enfer où gisent les traces de ses crimes, dans une sorte de folle exaltation jubilatoire : « ... une voix me répondit du fond de la tombe ! – une plainte, d'abord voilée et entrecoupée, comme le sanglotement d'un enfant, puis, bientôt, s'enflant en un cri prolongé, sonore et continu, tout à fait anormal et inhumain, - un hurlement, - un glapissement, moitié horreur et moitié triomphe, comme il en peut monter seulement de l'enfer... »

Le triomphe est dans la chute, dans l'abaissement ignominieux et consenti. Dans ces sortes d'actes monstrueux, c'est bien *La Loi* qui est défiée, transgressée, dans une sorte de suicide moral absolu : « ... je le pendis (*le chat*) parce que je savais qu'en faisant ainsi je commettais un péché, - un péché mortel qui compromettrait mon âme immortelle, au point de la placer, - si une telle chose était possible, - même au-delà de la miséricorde infinie du Dieu Très Miséricordieux et Très Terrible. »

Avec *La Barrique d'Amontillado*, Poe se montre le plus illustratif dans la minutieuse et délicate préparation du crime. Rien n'est laissé au hasard, jusque dans les dialogues remplis de sous-entendus et de sinistres jeux de mots qui se développent entre l'assassin et la victime dont il va tirer vengeance. Ce conte diffère des précédents en ce que le mobile - se venger d'une insulte - est extérieur au mal qui propulse l'assassin dans l'action. Où faut-il alors chercher la démoniaque perversité ? Dans la parfaite maîtrise du dispositif qui va piéger la victime ? Dans l'hypocrisie cynique des réparties de l'assassin ? Dans la féroce jubilation de ce dernier apportant la seconde voix aux hurlements de terreurs de sa victime ? : « Je répondis aux hurlements de mon homme. Je leur fis écho et accompagnement. Je les surpassai en volume et en force. Voilà comme je fis, et le braillard se tint tranquille. » Oui, probablement, car tout s'arrête là ; l'assassin ne se laissera pas piéger par un quelconque aveu, sinon celui qu'il fait de son identité à la victime, piégeant celle-ci, car « Un tort n'est pas réparé quand le châtement atteint le redresseur ; il n'est pas non plus réparé quand le vengeur n'a pas soin de se faire connaître à celui qui a commis le tort. » Empruntons nos conclusions à l'excellent Yannis Constantinidès :

« Les criminels de Poe n'aspirent au fond qu'à l' "état de solitude parfaite" qu'il loue chez Robinson Crusoé. Or, le jardin d'Éden est irrémédiablement perdu, comme l'est l'innocence enviable d'Adam et Ève, qui ne se souciaient guère d'être vus. »

Quant à Dieu, qui forcément dirige la manœuvre : « Il demande à Caïn où se trouve son frère alors qu'il l'a forcément vu le tuer. Ne se plaît-il pas d'ailleurs à nous faire confesser des péchés qui découlent pourtant de la faiblesse de notre nature ? Il y a là une perversité certaine, qui justifie que l'on veuille à tout prix se soustraire à ce regard perçu comme plus pesant que bienveillant. »



Marie-Louise AUDIBERTI, *L'EXILÉE, Adèle Hugo, la fille*

Éd. La Part Commune, 206 pp., janvier 2009, 15 €

.....
« *Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer !* »

.....
Adolescents, tous nous avons lu, parfois étudié, *À Villequier*, le grand poème de deuil de Victor Hugo. En 1843, Léopoldine, sa fille aînée, son adorée, s'était noyée dans la Seine, avec son jeune mari qui en vain avait d'abord tenté de la sauver. Le poète y célébrait sa mémoire, et disait sa douleur. Nous fûmes émus, mais à la manière des adolescents, fugitivement. Sans nous attarder. À dire vrai, sans comprendre entièrement. S'il avait cessé de maudire, Victor pleurerait encore, et il pleura toujours sans aucun doute. Léopoldine et son poème hantent désormais nos mémoires, et c'est bien légitime car elle était très belle et portait toutes les promesses d'une jeune vie. Il nous est arrivé, depuis, de penser à ces malheurs anciens et de nous dire : ce fut ainsi et c'est de tout temps. Et de ne pas imaginer qu'il n'y eut d'autres conséquences, d'autres drames...

C'était pécher par négligence ou ignorance. Marie-Louise Audiberti nous rappelle que Léopoldine avait une sœur cadette, Adèle, qui portait le prénom de sa mère (Adèle Fouché), et qu'à l'heure où Léopoldine disparut, Adèle «[mourut] à la vie.» Drame lent, aux épisodes divers, qui

bascula dans les délires et l'oubli, dont le récit bouillonnant nous est ici proposé.

C'est que l'auteur de cet ouvrage, elle-même fille d'un immense poète et écrivain, ne pouvait manquer d'être infiniment touchée par le destin d'Adèle, et peut-être d'y projeter une part de son âme. Si nous nous permettons cette hypothèse, c'est que son récit est tout empreint d'une émotion et d'une empathie qui, sans nuire à l'objectivité, lui donnent une couleur vibrante où notre propre sensibilité trouve à s'attacher, où nous sommes amenés à entrer dans l'intimité d'Adèle, dans celle de la famille Hugo, et pourrait-on dire, celle d'un siècle dont les duretés, les violences nous sautent aux yeux.

Le proscrit s'est réfugié en 1852, avec sa famille, à Jersey d'abord (dans la maison de Marine-Terrace), puis ce sera, pour vingt années d'exil, l'installation à Guernesey (en 1855), à Hauteville-House, dont il se rendra propriétaire. C'est là qu'il reçoit ses visiteurs, là qu'il écrit et travaille, menant sa guerre contre le tyran du peuple, l'assassin de la République, ce Louis Napoléon - qui peut-être n'avait pas reconnu tous les mérites d'un poète qui se voyait apte à exercer de hautes fonctions ! -, là qu'il mène une existence de patriarche régnant sur sa propre famille dans laquelle il faut compter Juliette Drouet, sa salvatrice et maîtresse du premier rang, toujours installée à proximité et qui, peu à peu, deviendra l'amie de la famille.

Marie-Louise Audiberti se saisit d'Adèle Hugo à sa naissance, en 1830, bientôt jolie enfant et très belle jeune fille que tous remarqueront, de Sainte-Beuve à Balzac ! C'est le temps d'Hernani. La vie n'est qu'effervescence et gloire croissante. On habite place des Vosges. La petite Adèle et son aînée de six ans, Léopoldine - « L'une pareille au cygne et l'autre à la colombe », selon leur père - vivent en étroite symbiose et en rivalité néanmoins. Adèle mettra deux mois à guérir d'une fièvre typhoïde peut-être liée à ses premiers tourments. Vient le mariage de Léopoldine avec Charles Vacquerie, bientôt suivi de leur double noyade. Pour Adèle, c'est pure douleur, et quand viendra l'heure de l'exil, ce sera une autre douleur, celle de l'arrachement à l'enfance et à cette « scène » sans égale qu'est la vie parisienne : Adèle aura alors vingt-deux ans, et elle commence à écrire son Journal où elle « chiffre » de diverses façons ses secrets.

Si Victor Hugo s'installe « avec panache » dans le rôle du proscrit, pour Adèle la mère et Adèle la fille, c'est l'installation dans la réclusion, le prélude à une lente extinction contre

laquelle, pourtant, elles vont mener leur combat. Ce combat, pour la fille, sera terrible, et à bien des égards terrifiant. Un destin s'ouvre ici, plutôt qu'une vie de jeune fille et de femme : son exil est « forcé », le « pèrissime » est d'un côté omniprésent, et, de l'autre, c'est la confrontation à une solitude inacceptable. Si le poète, le lutteur politique, est actif, sa famille est réduite à l'inactivité. Dès lors, Marie-Louise Audiberti nous fait entrer dans la pensée d'Adèle et partager ses sentiments, ses angoisses, ses peines... Elle se met à l'unisson avec elle, s'en approche au point de lui parler comme le ferait une autre sœur, à plus d'un siècle et demi de distance. D'autres liens familiaux se sont noués, certes, avec les Vacquerie notamment, dont Auguste, qui dirige *L'Avènement du Peuple* ; on reçoit des visites, mais à de longs intervalles...

Le mariage est la perspective d'une jeune fille de ce temps. Pour Adèle, comment faire si les rencontres sont rares, si elle n'a que les pages de son journal auxquelles se confier, si l'amitié d'Auguste ne peut pour elle s'ouvrir sur autre chose, si les quelques prétendants qui débarquent sur l'île ne trouvent pas grâce à ses yeux ? « Que peut-elle attendre de cette existence sinon qu'on lui trouve quelque fiancé au rabais afin de mieux la fixer ? » En effet, dans la maison où règne encore Léopoldine, ne serait-ce que par son portrait repêché du naufrage parisien, il faut qu'Adèle bouge, remue, donne de la tête contre les murs invisibles de sa prison... Elle ne bouge que dans les lignes de son journal intime, prise entre les folles espérances que peut légitimement nourrir l'enfant-reine, la fille d'un Ulysse qui serait le plus grand poète de son temps, et cet « extraordinaire narcissisme » qu'elle nourrit sans doute parce que c'est le seul ressort de sa résistance au mauvais sort qui lui est fait. Elle est l'assistance de Victor, on dirait aujourd'hui sa secrétaire : elle consigne ses pensées, celles des visiteurs... Mais il va falloir fuir, se rebeller. Ses frères, François-Victor et Charles, déjà sont au loin, forgeant leur vie. Ici, on fait tourner les tables, les « revenants » accourent ! Badinguet lui-même vient faire amende honorable. Et la voix de Léopoldine, parfois, se fait entendre... quelle douleur encore ! Mais aussi, quelle consistance possèdent ces voix d'outre-tombe ? À cette « plongée dans l'obscur » répond, pour Adèle, la plongée dans son journal, non moins obscur. Le joug est pesant. Les désirs d'évasion, exaltants : « Mère, maîtresse, sœur, fille, femme, feu, lumière, flamme de l'éternité, fille de flamme, telle se voit Adèle » -, souligne Marie-Louise Audiberti. Nerval et ses *Filles du feu*, la mélancolie, bientôt la

folie... rôdent-elles autour de son âme ? Le « prince charmant » va se présenter sous les apparences du très séduisant lieutenant et enseigne de vaisseau Albert Andrew Pinson, élégant, beau séducteur... L'homme du moment, celui qu'elle voudra servir et suivre en fidèle amoureuse. L'homme de longtemps donc, mais certainement pas celui qu'il fallait, et Marie-Louise Audiberti cite ici Sainte-Beuve qui, ayant bien saisi les mêmes enjeux amoureux dont il avait connu les prémices avec la propre mère d'Adèle, prédit en quelque sorte le destin de la fille :

*Qui sait si de tes yeux quelque éclair échappé
En tombant sur un cœur ne sera pas trompé ?
Qui te dira d'où part l'incurable blessure ?*

Pinson est désormais le fil d'Ariane qui va relier Adèle à un amour qu'elle croit possible, et même solide, et qu'elle va suivre des années durant. Son journal donne à penser qu'elle fut la maîtresse du beau lieutenant dès 1852 : c'est probablement pure invention, mais elle aura des relations charnelles avec lui. Nous sommes à l'époque de George Sand après tout ! En 1856, des crises de nerfs, des convulsions... traduisent une extrême tension intérieure. Et Victor, toujours à entretenir « le deuil éternel de Léopoldine » dans ses *Contemplations* ! Le destin anime désormais les rouages d'une machine qui va broyer Adèle : « Avec cet amour, tu nais en même temps que tu meurs. »

En s'adressant ainsi à Adèle, Marie-Louise Audiberti dit toute la peine qu'elle éprouve au malheur qui s'annonce, peine que le lecteur qu'elle entraîne avec elle ne peut que partager. Auguste Vacquerie, lucide, entre en fureur contre Adèle, elle le dédaignera, bien qu'elle soit flattée de le traîner après elle. Elle sera d'abord Diane Chasserresse. Soutenue seulement par sa mère, mais contre le vœu de tous, celui de Victor entre autres, contre les mœurs de son temps et les convenances qu'elle piétine comme sans y penser, elle suit, ou plutôt elle poursuit Pinson partout où il va, partout où ses missions l'appellent : Londres, Halifax au Canada, La Barbade... Elle en négligera sans aucun doute ses premières tentatives d'écriture personnelle (deux contes parus dans *L'Événement*), peut-être faut-il voir là une manière encore d'échapper au modèle paternel après avoir voulu le suivre ? La musique, le piano où elle excelle... elle va les abandonner aussi. Pinson, pressé de conclure le mariage, ne s'y décidera jamais. Il se sera même

montré peu délicat en révélant sa « bonne fortune » aux membres de son Club : cela dit à quelle hauteur il situe cette liaison amoureuse. Le sort d'Adèle est d'être finalement bernée, mais elle ne le sait pas, ou ne veut pas le savoir. C'est donc une fiction qu'elle pense réelle qu'elle va entretenir à propos du lieutenant de marine : « Elle invente avec sa propre vie un roman fou qui aujourd'hui encore laisse perplexe. » Pinson ne la repousse pas, mais il ne la « saisit » pas. C'est un faible, un vaniteux sans doute. Elle est à ses basques, le suit dans ses garnisons successives, parfois dans des conditions matérielles misérables, humiliantes... Lettres désespérées, chantage au suicide... Elle entre dans une sorte de délire consenti, elle construit le *roman* qui lui permet de tenir ! Chez les Hugo on est près d'accepter ce mariage dont elle leur rebat les oreilles, tout en sachant qu'il ne promet rien de bon et que le lieutenant n'est pas l'homme de la situation. Pinson sera même invité à Guernesey à l'hiver 1861. Les choses se passeront mal. Pourtant le lieutenant sera à deux doigts de céder, et Adèle était prête à tous les compromis. Mais il est envoyé au Canada : elle franchira l'Atlantique, se mettra dans ses pas, dans l'attente de ses apparitions, humiliée mais obstinée. Elle entre dans ce qu'on peut voir comme une folie : elle fait croire aux siens qu'elle est mariée, elle se fait passer pour anglaise, use d'hétéronymes... son journal seul suit son parcours, dont les pages sont de feu, celui de la déraison, et des illusions encore, celle de faire enlever Pinson, par exemple... mais cette fois, le lieutenant prend définitivement la fuite. Il se mariera en 1870 avec la fille d'un lieutenant-colonel. Entre-temps, Adèle l'aura encore suivi à La Barbade, où elle erre par les rues dans des tenues extravagantes. Toutes les convenances ont sauté, et elle reste persuadée que cet homme est à elle, ignorant qu'elle s'en est faite l'esclave. Fièvre ? Extravagance ? Folie ? Consommation ? Aux portes des salles de jeu, elle attend Pinson. Elle ignore les injonctions de rentrer en France. Sa mère est morte sans qu'elle l'ait revue. Adèle va atteindre le profond désespoir. Marie-Louise Audiberti rapproche son sort de celui de Camille Claudel. Certes oui, mais Camille se brûlera à l'égoïsme du génie quand Adèle se sera brûlée à celui de la médiocrité.

1872. Adèle, recueillie par une Noire dévouée, « Céline Álvarez Baà », pacotilleuse, ancienne esclave », veut rentrer dans son pays. Le retour a lieu, en compagnie de Céline Baà, que Hugo mettra probablement dans son lit. C'est une ombre qui est revenue chez son père : « Ma pauvre fille Adèle, plus

morte que les morts.» La vie ordinaire reprend son cours ordinaire. Les deuils se succèdent. Pas de poèmes pour Adèle, la morte-vivante. Georges et Jeanne, les enfants de Charles, incitent Victor à pratiquer l'art d'être grand-père : un tout autre horizon pour le poète. Adèle est placée à l'asile de Saint-Mandé. En 1882, Victor, accompagné de Juliette Drouet, lui rend une dernière visite, que Marie-Louise Audiberti évoque ainsi : « Adèle ne reconnaît pas toujours son père. Elle le regarde, bredouille quelques mots. Dans le regard absent d'Adèle, le père lit comme un verdict. »

Adèle ne fait plus que noircir des feuilles qu'elle déchire. Sa vie a pris fin. Son corps résiste. Georges et Jeanne la transféreront dans une luxueuse maison de santé, à Suresnes. De temps à autre ils la promènent jusqu'au Châtelet, où elle aime encore entendre des airs qu'elle a aimés. Elle survit à son père et franchit le siècle. La conclusion est celle-ci, qui émeut aux larmes et dit presque tout :

« Quand mourut Adèle Hugo, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, ce fut la surprise. Quoi, elle était encore en vie ? La dernière fille de Victor Hugo ? On se souvenait vaguement de l'histoire. Mais à l'époque, en 1915, le canon tonnait, et le pays avait bien d'autres soucis.

Dernière image bouleversante sur son lit de mort, comme si une vieille sorcière avait mangé le visage de la jeune fille amoureuse. »



Marie-Florence EHRET

Comme un coquelicot

Éditions Bayard Jeunesse

Coll. MilléZime, 2006

Avec ou sans papiers

Éditions Chant d'orties, 2010, 125 pp., 12€

Illustrations (belles !) de Marion Claeys

La Mère Michel, petite fille devenue grande, ne lit plus de ces livres dits « pour la jeunesse » depuis bien longtemps. Elle gardera ses bonnes ou mauvaises raisons pour elle ! Pourtant,

ouvrant le *Comme un coquelicot*, de Marie-Florence Ehret, ces phrases sans afféteries, ces histoires d'enfance écrites dans la spontanéité du langage familial d'aujourd'hui lui ont rappelé bien des choses héritées de la part commune des premiers temps de l'existence... Chaque fillette de neuf à douze ans, mais les jeunes garçons aussi, trouveront dans ces pages à s'enchanter d'eux-mêmes et de la vie très étonnante parce qu'à tous elle propose des aventures fondatrices, modestes peut-être, mais toujours reconnaissables et qui affirment que l'on n'est pas seul au monde.

Après tout, « ce n'était pas sorcier » d'aller vivre chez Tante Jeanne, face aux montagnes pyrénéennes, quand maman était malade, dans une lointaine maison de soins et de repos, et ne pouvait plus présider à votre éducation car de père il n'y en avait pas de connu semble-t-il... Tante Jeanne veillait avec souplesse sur les douze ans de Mathilde, la petite parisienne : c'est l'école au loin où l'on se rend en autobus, la découverte de la nature, les espaces de liberté que propose l'hôtel quelque peu étrange que dirige Tante Jeanne... « Alors, solitaire, je régnais sur un monde de chambres mystérieuses, d'arbres et d'oiseaux. » C'est enfin l'amitié qui se noue avec Kim, la petite vietnamienne, venue d'un pays que l'auteur connaît bien et pour lequel elle a une grande affection. Ce sont encore les surprenantes premières règles, avec les inquiétudes que déclenche ce bouleversement chez toutes les fillettes. Avec aussi le sentiment de devenir une « vraie femme ». Tout est simple, ou plus exactement les complications s'aplanissent selon les lois d'une vie qui se pense peu à peu et met en perspective ses différents plans. Pensée de la mère absente, tristesse un peu, puis pensée de l'amitié, invitations réciproques de Kim chez Mathilde, de Mathilde chez Kim. C'est le quotidien de l'enfance que Marie-Florence Ehret expose à ses jeunes lecteurs et rappelle à ses lecteurs plus âgés. Et Dieu, dans tout ça ? Il en est question vers le milieu du livre : souvenir d'avoir mâché l'hostie sans que Dieu se fâche le moins du monde... Souvenir de l'avoir « supplié de guérir maman » sans qu'il remue le petit doigt. « Le bon Dieu », pourtant ! La Mère Michel, à ces évocations, ne peut pas ne pas éprouver quelques tremblements et remémorations ! Dieu n'est-il que le héros d'un conte de fées ? Une sorte de prince charmant ? À partir de là s'engagent des réflexions qui, en effet, vous tirent peu à peu hors de l'enfance. Intéressantes conversations entre les deux amies. S'ouvrent des chemins, dont celui imprévu de « la liberté »... laquelle doit être une

première fois pensée pour être vécue : « Un chemin étroit qu'on ouvrait à chaque instant ».

On va, on grandit. Trois coquelicots précoces dans un coin de la cour de l'école : fragilité du coquelicot ! Ouvrir le bouton, déployer les pétales encore pliés... C'est impossible, ils se chiffonnent. La corolle ne peut s'ouvrir. Il faut attendre encore. Attendre les anniversaires. Attendre que Kim vienne à l'hôtel de la Tante Jeanne, qu'elle vous offre un *cachet chinois*, avec de la cire... De quoi vouloir écrire à une mère lointaine... Cette mère, qui est-elle ? Quelle est-elle ? Il est question de « garder le lien »... De famille d'accueil... Des souffrances percent le cœur à de certains moments. Kim va émigrer aux Etats-Unis avec ses parents... Des garçons se profilent dans les environs. Il semble que l'existence se décolore peu à peu. Laissons ce roman douloureusement tendre aller à sa fin : Mathilde cueille des fleurs des champs qu'elle dispose dans le salon de Tante Jeanne, dans sa chambre elle assiste la chatte qui met bas ses chatons. Des fleurs, elle en a gardé quelques-unes pour elle. C'est dire presque tout. La mère de Mathilde ira mieux ; Mathilde ira chez Kim pour quelques jours de vacances, puis Tante Jeanne la gardera dans son hôtel où la place ne manque pas.

[Le livre de Marie-Florence Ehret n'est plus en vente, m'assure-t-on. Cependant, il semble bien qu'on puisse se le procurer par l'entremise de « price minister amazon », ou par « e-bay ».]

Les neuf nouvelles de *Avec ou sans papiers* nous transportent dans le monde plus précisément daté de notre temps, plus précisément localisé de la contrée parisienne telle qu'elle survit, clopin-clopant, sous régime d'asphyxie économique et sociale organisée par les forces politico-marchandes dites *libérales*, par ailleurs liguées contre toute la vieille Europe qu'elles ruinent tout en prétendant faire sa fortune et son bonheur. Cela boite un peu, cela va : Marie-Florence Ehret travaille ici dans le grisé léger, l'art de la suggestion et de l'ellipse, éclairant ses tableaux de rayons lumineux qu'elle dispose à son gré au fil des pages.

Avec *Joachim*, dans un quartier en pleine mutation (ou rénovation), c'est la quête de ces « papiers » garants officiels du séjour en terre française pour ceux qui viennent d'ailleurs. Il y faut l'aide des femmes, aller jusque dans les commissariats, inventer des stratagèmes, faire de fausses déclarations... La débrouille. C'est comme cela qu'un père sur

photo se trouvera doté de trois filles qui ne pourront plus se promener ensemble, car elles usent désormais de la même identité. C'est comme cela qu'on vit, qu'on passe entre les mailles du filet administratif, car « il n'est pas nécessaire de conquérir le monde, il nous suffit de le créer à nouveau. Nous. Maintenant. »

Marie-Florence Ehret a l'art encore de faire flotter sur le fil de l'instant ses personnages, si proches qu'ils sont des personnes, même s'ils sont saisis nombreux dans le coup de filet d'une expulsion massive. Ce sont *Les huissiers*. Leur « Plus vite, plus vite » crié pour que l'on vide les lieux, c'est le sinistre « Schnell ! Schnell ! » d'un autre temps. Ce sont les hommes entre eux, impitoyables. Et absurdes. Créant leurs ONG ici, propulsant dans des fusées administratives leurs pauvres frères vers le Camp de transit, puis vers l'inconnu dont ils ne veulent rien savoir, les renvoyant « dans leur pays miné de guerre ou de pauvreté... »

Les fleurs sauvages. Une autre bonne manière de l'absurdité, une sale manière d'arracher les fleurs, d'assassiner les confiances, les innocences. Violence sans nom, indifférence : les coupables sont rarement retrouvés, même et surtout s'ils sont là, à portée de main, et de faux... C'est dans le pré des Verdurin - il fallait trouver cela ! – que les faits ont eu lieu, et ce pré prend soudain la couleur du sang.

La brève nouvelle *Cher Abdou*, dans son extrême simplicité, et pour cette simplicité sans doute, est on ne peut plus émouvante. Il semble que tout lecteur (la Mère Michel en tout cas) doit l'avoir vécue au moins une fois dans sa vie. Être ailleurs, loin... touriste ou visiteur. À Alexandrie, par exemple. Y rencontrer quelqu'un qui nous ressemble et diffère en même temps de nous. La peau. Les croyances. Se quitter après quelques phrases, sans possibilité de faire que l'un rejoigne l'autre. Puis garder ce pincement au cœur, ce regret à l'âme :

« Souvent je pense à toi, je crois te voir au coin d'une rue à Barbès ou à Strasbourg-Saint-Denis.

Est-ce ton visage mal rasé ? Ce col de chemise froissée, est-ce le tien ? »

Que peut-il arriver d'étrange ou de merveilleux dans un de ces quartiers décriés, dans et autour du pavillon d'Isabelle et Arthur, 60 et 65 ans, les deux orphelins qui ont choisi de vivre ensemble ? Si les géraniums prolifèrent, s'ils montent aux balcons, aux façades de la Cité des Bois, que peut-on y faire ? S'ils sont décapités chaque nuit... que peut-on y faire ? S'il faut

veiller sur les fleurs, qui veillera ? S'il faut qu'un bon génie chasse le mauvais génie des lieux, viendra-t-il ? S'il était un lien privilégié entre chaque petit enfant de la Cité et chaque tête de géranium ? Les réponses, il faut aller les chercher dans ce merveilleux conte périphérique inventé par Marie-Florence Ehret, dans *Les filles-fleurs*.

L'idéalisme du possible, c'est dans *De la taille d'un pièce de cinq francs* que nous pourrons le lire. Pierrot, vingt-trois ans, en prison (des affaires d'héroïne et d'addiction, sans aucun doute), est soutenu par Alice. Dans le Léthé carcéral, ce peut être le définitif naufrage. Ou la lente résurrection d'entre les morts à tout destin. Y pourvoient Alice, et Georges - « un généreux » - dont Pierrot fait la rencontre au hasard des transferts... Pierrot, sauvé par cette fraternité et par l'art ! Par la facilité qu'il s'est découverte à faire, « en quelques coups de crayons [...] apparaît [le] sourire, la forme [des] yeux » d'une fillette ! La fille de Georges. C'est à Alice que Pierrot demandera « de lui envoyer un bloc de dessin. » L'auteur est rapide dans ce récit. Son art de l'ellipse crée les interstices où logent à leur aise l'imaginaire du lecteur, ses émotions.

Autre réussite, avec ce sens supplémentaire des choses qui finissent bien, dans le bref récit de *La fille de l'air*. Larguée sans trop de délicatesse par son copain, la narratrice file au bout du monde, au *Finis Terrae*, à Brest : « J'avais atterri là comme un sac de plastique abandonné, emporté par le vent. » Elle y trouve travail, abri, et de quoi se requinquer. Elle y découvre aussi, dans un marché de Noël, cette jolie fleur étrange, la *tillandsia*, qui s'accroche à tout ce qui se présente autour d'elle et pour cela pousse hors sol, vit dans l'air... recevant le nom familier de « fille de l'air ». Pourquoi dès lors ne pas offrir, pour la Noël, de ces petites merveilles botaniques à sa mère demeurant à Paris ? Retour donc par le train, jusqu'à la gare Montparnasse... Et la jeune femme, chargée de bagages, de courir vers le métro, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que les *tillandsias* sont restées dans le TGV que déjà, loin derrière elle, les employés de l'entretien sont occupés à nettoyer ! Laissons au lecteur le soin de découvrir la façon dont se dénouera cette mésaventure ! La Mère Michel admire tout ce qui est beau, mais parfois elle se cache les yeux de la main, quand ce qui est beau l'est trop, bien plus qu'elle ne pouvait l'imaginer...

Puisque c'est Noël, c'est à Marseille, entre la gare Saint-Charles et le Vieux port, que le lecteur saura si le Père Noël

existe ou n'existe pas. La preuve apportée dans *Noël à Marseille* est aussi haute en couleur qu'irréfutable !

Salem, nègre du Soudan, la nouvelle la plus étendue du recueil, d'une certaine façon est à rapprocher de *Cher Abdou*. C'est l'histoire d'une belle et émouvante rencontre qui a lieu à Paris, dans le quartier de la Goutte d'Or, entre la narratrice et un mystérieux homme noir. Le quartier est en perpétuelle rénovation, autant par les aménagements urbains que par l'intense brassage des populations qui y résident. On parlait autrefois de « cosmopolitisme », non sans un peu de condescendance, voire de mépris. On se salue, se parle dans la rue... Vie très humaine. L'auteur a cette magnifique formule : « Dans mon pays, à la Goutte d'Or, nous ne sommes ni aveugles ni transparents. » Cela change, en effet, des XVI^e et VIII^e arrondissements. L'homme noir devient « l'étrange compagnon », puis « l'ami »... Il enchante les lieux, moins par un quelconque exotisme importé du Soudan, que par sa dignité et son mystère. Il disparaît de longs mois. La Goutte d'Or, Montmartre, tout le pays en est comme désenchanté. Il reparaît, un instant méconnaissable. Le soleil de l'Égypte éclaire à nouveau le « pays », de la rue d'Aboukir à la rue du Nil, de la Butte Montmartre à la rue de l'Orient... La suite de l'histoire - permettez que l'on emploie ce joli mot, une histoire ! -, conduit Salem chez celle qui s'est éprise de lui, de sa discrétion, de son combat lointain, dérisoire peut-être, combat pour ce Darfour martyrisé par les Janjawids, mercenaires nomades surarmés envoyés par Khartoum, afin de « déblayer » le terrain pour de puissants intérêts locaux et internationaux... Salem est dans cette lutte, du côté des justes que l'on persécute. Elle ne le rencontrera plus qu'au musée, sous la forme d'un buste « en bronze et marbre blanc », sous la forme de l'absence. Il se bat pour un « pays... qui n'existerait plus jamais. » Dommage que Marie-Florence Ehret ne nous dise pas, fût-ce par une allusion, qu'il s'agit bien aussi de la multiséculaire persécution des chrétiens locaux par les musulmans non moins locaux et venus après eux. On le sait, ces vérités dérangent. C'est le seul manque de cette nouvelle. Derrière ces paysages se rencontrent encore les ombres de Lyautey, des colonisations, de Pierre Loti, d'Isabelle Eberhardt... Au pied de la butte, « les marabouts avaient tiré leur chaise au soleil. Ils me bénissaient à chacun de mes passages. Je les saluais la main sur le cœur. » - nous dit la narratrice. C'est l'automne à la Goutte d'Or. Dans son ventre

elle porte un enfant. Fille ou garçon ? « On ne pouvait pas encore le dire, mais ce serait pour le printemps. »



Récolte au Jardin de *Rhubarbe*

Cyrille de Sainte-MARÉVILLE

LA ROSE ENSANGLANTÉE

Ed.Rhubarbe, 2009. Roman, 120 pp., 10 €.

Cyrille de Sainte Maréville offre aux jeunes lecteurs (mais aussi aux lecteurs adultes) ce roman tout bruissant de l'écho des batailles de chevaliers, flamboyant comme une oriflamme dans un soleil sanglant, aventureux comme une échappée de guerriers sur les mers nordiques, mystérieux comme ces forêts obscures où s'ourdissaient les félonies et se commettaient les crimes impardonnables... Entre les hauts murs des forteresses féodales, sur les rivages du mythe amoureux et de la passion inaltérable, un récit d'amour et de fidélité, d'attentes et de douleurs, de vie et de mort, de magies et de sortilèges, de passions pures et violentes...

Le roi Hidegaard voit son royaume sombrer dans les violences des combats ; Logrid, sa fille, attend le retour de son preux chevalier Halking, dont elle ignore qu'il a été affreusement trahi. « Prenez cette rose, elle sera auprès de vous comme un baiser sur vos lèvres... » - lui avait-il promis. C'est désormais le chevalier Wirlock qui se présente devant elle ? Princesse Logrid saura-t-elle l'aimer un jour ? Quand elle saura... pourra-t-elle pardonner ? Le chevalier retrouvera-t-il le chemin de l'honneur et de la vérité ? Halking reparaitra-t-il ? Le dénouement étrange de cette admirable aventure le dira au lecteur. Il y galopera, de page en page... sans en sauter aucune !

Cyrille de Sainte-Maréville s'inscrit ici dans la tradition qui, des récits légendaires de La Table Ronde aux visions moyenâgeuses de Walter Scott, constitue une splendide machine à rêver, train de l'enfance où honneur et déshonneur, loyauté et trahison, amour éternel et haine inexpiable sont objets de foi et jalons d'une existence idéale... L'art de l'écrivain, restitution des atmosphères, d'une langue où chaque mot traduit les valeurs

de ces temps lointains, donne à ce roman son élan, sa puissance ramassée, ses longues saveurs d'Histoire.

Le fait que les élèves d'une classe de troisième auxerroise, se faisant éditeurs, aient « accompagné toutes les étapes de la fabrication du livre », depuis la lecture du manuscrit jusqu'à la réception des ouvrages imprimés, se réconciliant ainsi avec la lecture et l'écriture, ajoute au charme singulier de l'ouvrage.

Cyrille de Sainte Maréville est un voyageur de ce temps, un jeune écrivain qui de Varsovie à Montréal, des pays nordiques aux rives de la Méditerranée a déjà roulé sa bosse, en goûteur de vie et d'aventure. C'est aussi un voyageur de l'écriture : lauréat d'un prix de la nouvelle, en 2006, aux Etats-Unis, il a publié deux beaux recueils : « A comme ailleurs » (2002) et « Faux semblants » (2004), aux éditions POINT DE FUITE.



Lionel MIRISCH

PAPIERS MÂCHÉS

Ed. Rhubarbe, 2009. Récits, 86 pp., 8 €.

Comment dire l'existence, lier ses multiples événements, relier les pensées, les rêveries, les inquiétudes de notre être que le hasard jette au monde ? Comment « se » dire sans que pèse le poids intolérable d'un *soi* envahissant ?

Lionel Mirisch a pris pour levier la distance et l'humour de celui qui, se sachant de passage, va son chemin, ne se retournant que pour un regard bref. Son autobiographie, et le terme est bien lourd et pompeux, s'écrit à touches légères, dans le souci de capter l'essentielle vérité. L'existence, dès lors, la sienne, la nôtre peut-être, la nôtre, oui, pour une part que chaque lecteur mesurera, se déroule suivant ses pentes naturelles, au fil du Temps, au fil des mots qui nous lacent, nous enlacent et nous cassent ! C'est là sa piste pour lever le lièvre de la vie.

Cette *suite*, comme chez J.-S.Bach, développe ses séquences faussement proches les unes des autres, les propulse dans notre conscience tour à tour avec nostalgie, ironie, mélancolie et désabusement, à hauteur humaine... Musique intime qui s'avance au bord de la prévisible absence, dans une

lucidité sans compromis, sans apitoiements, sans afflictions de théâtre. Un parfait naturel dans une écriture d'une chirurgicale exactitude.

Plaisir et nécessité de la citation se font pressants : une page, quelques lignes, diront un peu de la pointe douloureuse de notre temps de vivre !

Tout à l'heure, dans ma voiture je suis passé en bas de chez toi. Les volets n'étaient pas fermés, – oui comme naguère, comme avant ! Tu aurais pu aussi bien te montrer derrière la vitre, ou même, les battants écartés, te pencher contre le rebord et me faire signe : - Au revoir, au revoir... Mais ce revoir hélas n'est plus possible, aussi, malgré l'obligation de maintenir le volant, durant quelques secondes j'ai baissé les paupières, qui m'ont paru de plomb. La voiture avait avancé, j'avais dépassé, déjà, cette haute porte cochère par laquelle nous entrâmes, sortîmes tant de fois. Ensuite je dus m'arrêter au feu rouge. Tout ce bloc d'années, *nos* années, m'éblouissait encore. Et de même ta silhouette, qui ne pouvait être loin – même si, je le sais bien, à présent elle n'a plus ici droit de cité. Ma douce bannière, tu ne te trouvais donc pas à la fenêtre, tu ne marchais non plus dans ton appartement, tu n'y étais pas assise, ni étendue sur ton lit. D'ailleurs il n'y a là-haut désormais aucun lit, aucun siège pour prendre place et causer, les pièces provisoirement sont vides, hélas qui sait ? livrées à des monstres qui grattent les plafonds et déchirent les anciennes tentures. Quelqu'un donc osera, bientôt, se substituer à toi, respirer pour toi – *contre* toi puisqu'il usurpera ton air... ? Alors le feu est passé au vert, et je me suis enfui. Comme on dit : tel un voleur. Qui de chez toi je te le jure n'aura rien pris, sinon de clairs, de transparents souvenirs, et cette douleur pointilleuse, laquelle, je te le jure également, pour le restant de ma vie ne paraîtra s'user que pour revenir en moi l'instant d'après fortifiée.

Lionel Mirisch, après des études de droit et de sciences politiques, a choisi de travailler dans l'édition. Il a publié dans le même temps plusieurs ouvrages : d'abord un recueil de nouvelles – Espace de la nuit (Denoël) - ; puis des romans, dont l'admirable Vie des autres (Robert Laffont) que je republierais si j'étais éditeur... Il a été critique littéraire à La Nouvelle Revue Française, La Quinzaine littéraire, ainsi qu'à France-Culture. Il compose aussi de la musique pour le théâtre.



Christiane ROLLAND HASLER

LA LETTRE DE CHATTANIKA

Nouvelles,

Ed. Rhubarbe, mars 2010, 100 pp., 10 €

Les livres, comme dans le rêve bibliothécaire total de Borgès, ne nouent-ils qu'une infinie tapisserie de mots ? D'idées ? D'aventures ? De concepts ?... Ne les distinguerions-nous pas les uns des autres seulement par le fait de notre incapacité à saisir cette totalité dans une même pensée ? Nos esprits sont *fragmentaires*, et en cela ils servent leur temps et nos souhaits : pourquoi voudrions-nous être identiques ou ressemblants ? Classés dans une seule et même catégorie ? Il nous faut repérer tel plumet de chevalier dans la broderie de la Reine Mathilde, telle coiffure indienne dans une fresque de Diego Rivera pour pointer la spécificité du « récit » qu'ils portent et qui les porte.

Celui de Christiane Rolland Hasler, - *La lettre de Chattanika* -, composée de trois nouvelles, nous transporte d'abord dans une ville « banale, sans passé, sans histoire, mais un présent si vivant. » Ce présent est d'abord fait de *la crue* du fleuve. Il faut, ici et là, pour passer sur un autre bord, une autre rive, emprunter la barque d'un passeur. Une jeune fille, Princesse, s'exaspère. Elle veut gagner la gare, là-bas, en face. La traversée est impossible. Avec Barnabé, dit Babar, le clochard elle parle du soldat Kevin dont elle attend le retour. Babar et Kevin, aussi démunis que lui, se connaissent. C'est le monde des petits et des sans grades que Christiane Rolland Hasler nous dépeint. Ceux-là sont comme fétus de paille sur les eaux toujours en crue du monde. Toujours ils se replient lorsque le niveau monte. On attend donc, en mangeant une barquette de frites, un sandwich... On parle de la vie des soldats, et même de celle des prisonniers, autrefois, en Allemagne. Princesse, c'est en Amérique qu'elle rêve d'aller. Immense traversée ! Babar, lui, transite des abords de la gare au square le plus proche.

Un temps, Kevin et Princesse avaient vécu en ville : petit studio, boulot de caissière. Prisonnier, lui aussi ? Otage de l'ennemi ? L'attendre encore ? Tant d'incertitudes... Et Babar-Barnabé qui s'est éclipsé lui aussi, chassé de son square, de

son banc. Princesse ? Solitaire : « Toute sa vie devenait lâche, comme un pull trop porté. » Alors elle part elle aussi, elle marche vers les lieux opposés aux lieux de la guerre, jusqu'à une mystérieuse église en partie immergée : Notre-Dame-des-Otages. Fuir à nouveau, plus loin ! Échapper à cet enlèvement... Au hasard des bistrots, devant les écrans de télévision, elle s'informe. Des soldats-otages, pourquoi donc ? Monnaie d'échange, lui répond-on. Le gouvernement négocie. Le délire de Babar un instant retrouvé n'est d'aucune aide à Princesse. La décrue s'amorce. Aussi la fin du conflit. Libération ! Babar est extrait de la boue, mort ! Drôle de printemps. Attendre Kevin encore un peu. Puis, partir. Le destin de Princesse semble être sur les routes. Celui de Kevin quelque part entre la guerre et la paix, mais en vérité on ne sait pas.

Cette étrange nouvelle nous parle d'hier et d'aujourd'hui, et de tous les temps. Elle est fantomatique comme la guerre, désespérante comme l'attente, doucement méchante comme la violence faite aux humbles, à ceux qui, ne maîtrisant rien, vivent à la merci de tout.

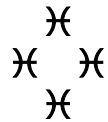
Partir est sans doute le leitmotiv du recueil.

Le jeune Jack est parti, il a mis un océan entre la quincaillerie où sa mère le tenait à sa merci et sa vie : il est dans le nord canadien, hors d'atteinte. Sa tante s'est lancée à sa poursuite, pensant d'abord le ramener en France, elle écrit à sa « chère sœur » Émilie, de Chattanika, « coin perdu », où « personne ne va jamais », où transitent des fuyards et des apprentis explorateurs. N'est-ce pas elle, la tante, qui jadis proposa à Jack ces livres d'aventures et d'exotisme qui le firent rêver ? N'est-ce pas elle qui, comme son neveu, étouffait dans le vieux magasin ? Elle, qui la première rêva de voyages lointains, mais sans jamais oser ?... Elle est enfin partie à son tour : une histoire de séduction commence. Jack un moment revenu, a de nouveau filé entre les doigts de sa mère et de sa tante. C'est une joie, une délivrance que de le suivre sans le poursuivre, sans le serrer de trop près. Séduction du voyage, des paysages, du grand air de la liberté. D'ailleurs, Chattanika - « un trop beau nom pour qu'on en revienne » - fait assez l'affaire de la tante. Pourquoi faire demi-tour désormais ? Elle écrit : « ... Émilie, je ne rentrerai pas. Je suis submergée de bonheur !... c'est Jack qui a raison. »

Dans cette longue *lettre de Chattanika*, elle revient sur le passé : Pierrot, le mari d'Émilie, traqué et surveillé par son épouse, parti lui aussi, « car c'est avec la quincaillerie que tu es

mariée »... Son propre passé aussi, sa « vie en friche »... Le réquisitoire est clair et net, argumenté ; la tante en fait sa « proclamation d'indépendance », puis son acte d'accusation. On en apprend de belles. Le secret de la naissance de Jack est une révélation. Laissons-en la surprise au lecteur. Vient le dévoilement d'autres secrets plus anciens. La logique du récit qui se développe ensuite dépend de ces secrets-là... C'est ainsi, presque toujours, avec le petit commerce (et avec le grand aussi, j'imagine) : un jour ou l'autre, il y a confrontation directe avec la vie ! La question est clairement posée : « Pourquoi cette quincaillerie est-elle si sacrée ? Quelles sortes de fibres la relient donc à notre famille pour que toutes nos vies soient soumises à la prospérité d'une boutique ? » Sur la scène de ces vies, « le spectacle a dérapé ». La *Lettre de Chattanika*, belle nouvelle, construite et écrite avec art, s'achève sur une émouvante adresse à Jack, qui peut-être un jour en découvrira tous les mots. Ou peut-être pas. Qu'importe puisque l'essentiel est de vivre sa seule et vraie vie.

La maison Douce clôt le recueil. Maison mystérieuse, sise dans un village qui ne l'est pas moins. Une jeune femme, Élise, et ses deux filles y viennent occuper ladite maison et son jardin luxuriant. Elle est photographe, moins en villégiature qu'en séjour de convalescence. Il semble que le déclencheur de son appareil ait occasionné il y a peu l'explosion d'un bâtiment et que les conséquences en aient été ravageuses... Coïncidence ? Machination ? On ne sait. Reprenant force, Élise parcourt les rues du village qu'elle tente d'inscrire sur la pellicule : elles ne s'y impriment que par fragments. Des dames la visitent, qui paraissent sorties d'un étrange passé. Leurs visages, leurs silhouettes ne peuvent non plus être captés par la pellicule. Elles semblent aussi connaître Élise. D'autres êtres sortent eux aussi du temps, le mari d'Élise est parmi eux, qui toujours lui conseille de ranger son appareil. Elle monte pourtant dans les collines des alentours pour capter la totalité du village dans son viseur, mais « des toitures claquent plusieurs fois avant de se soulever. [...] Le village craque de tous côtés. [...] Les façades crèvent comme sous le poing d'un géant fou. » Où est-il ce village ? Dans quelles têtes ? Quelles mémoires ? Passé et présent ne font-ils qu'un ? Qu'est-il arrivé ? Qu'arrive-t-il ? De l'eau monte... La nouvelle suggère assez. Elle dit assez. Cet équilibre est tout un art subtil !



Didier BAZY

BRÛLE-GUEULES

Éditions de l'Atlantique, 2009, 40 pp., 15 €

La Mère Michel transmet ici aux lecteurs de ses Lectures, à peu de chose près, la préface qu'elle composa pour le recueil de Didier Bazy.

La famille. Nul n'y échappe. On naîtra chez Crésus ou chez Bardamu, tout en haut ou tout en bas, mais on en prendra plein la figure de toute façon. C'est la famille qui veut ça. « On ne choisit pas la sienne », l'un des lieux communs les mieux partagés et non point mensonger pour autant. Cela laissera des traces parfois visibles, parfois masquées. Cela fera mal, de quoi pleurer souvent, de quoi rire parfois. C'est le parti que prend Didier Bazy dans ces quarante-quatre séquences, ou saynètes, ou « fusées » lancées dans le ciel noir des indignités et ridicules du nœud de vipères - oh la belle bleue ! oh la belle rouge ! -, et comme au feu d'artifice, on rit - d'un rire jaune, ma foi - de ce que l'on attendait de reconnaître (car chacun en sait quelque chose), des brûlots que l'on voit inscrire leur traînée de cendres dans la hauteur céleste, le blanc des pages.

En fait, dans un style allégrement distancié par une ironie n'excluant pas la compréhension, nous est proposé le Livre des Très Pauvres Heures *des familles*. Les enluminures se succèdent à vive cadence, et quoique de la dimension de parfaites miniatures, elles exigent qu'on s'y arrête, que l'on scrute le détail où découvrir la pointe, la surprise, le secret scandaleux, le joyeux retournement de situation... Dans chaque image de mots se love un sujet de méditation.

Les familles, disais-je, car une seule – sauf notoire, voire admirable exception – ne pourrait prétendre réunir en son sein toutes les variations du vice et de la malignité que l'auteur détecte et relève avec brio. Sa plume chirurgicale, lancette ou scalpel de médecin légiste, laisse ouverte la plaie afin que nous puissions contempler la beauté des dommages et imaginer les premières purulences, l'assaut des vermines... Elle ne prétend pas arranger les choses, guérir les grandes chrysalides issues du doux cocon familial, mais bien plutôt elle les laisse suivre leur pente, celle des inimitiés programmées, des petits meurtres de leurs guerres intestines, ce que l'exergue de Matthieu ouvrant le recueil nous apprend sans ambiguïtés.

Les familles, donc, nous offrent un bouquet raffiné de coups portés en douce, dissolutions de liens factices, vulgarités, petitesesses d'âme et de cœur, intérêts sous couvert d'intérêt, escroqueries, fuites et fugues, pratiques incestueuses, haines, dissimulations – de celles dont Balzac observait que rien comme elles « ne forme l'âme... au sein de la famille » - ... Et s'il fallait ajouter au tableau nous pourrions relever les ravages de l'éducation, les ruminations de la vieillesse, la solitude, l'obéissance, l'auto-castration, l'inconséquence, l'espionnage à la

petite semaine, les humiliations, les déchéances, les transactions honteuses et les lâches accommodements... La famille ne lésine pas, elle est en soi tout un art de l'anamorphose : il suffit de savoir, comme Didier Bazy, trouver le bon angle d'attaque du regard. Force nous est de nous reconnaître, tout ou partie, dans ce riant chef-d'oeuvre. Quoique plutôt oublié de nos jours, Georges Duhamel n'en avait pas moins saisi le caractère de l'oeuvre : « Faire une famille, la réchauffer sans cesse, l'étreindre jusqu'aux suprêmes démembrements, c'est une oeuvre d'art aussi, la plus fuyante, la plus décevante de toutes. »

Ainsi, j'ai retrouvé dans « Brûle-gueules » quelques-unes des raisons qui me firent quitter définitivement le nid à un âge où je savais à peine voler. Dans *Fugue*, j'ai lu mon envol définitif – la chose est des plus banales, c'est vrai -, sauf que je n'ai jamais demandé pardon ni même « contourné la tombe » de mes géniteurs après quarante années de silence. L'auteur ne nous cache pas que l'essence de la famille est liée à la résolution de son problème, laquelle ne se trouve que dans la fuite, l'éclatement, la dissolution des sentiments, la dispersion des êtres. Quant à *Centripète*, ne serait-ce pas l'un des plus plausibles portraits de ma mère ? Dans *Obéir*, cette petite fille de dix ans que l'on invite à une ignoble tâche d'espionnage, n'est-elle pas moi quand j'avais dix-huit ans ? Les mœurs et les placards familiaux sentent toujours le méfait, la lâcheté, la mesquinerie... *Enfants en vacances* – nous révèle un procédé infallible pour échapper à cette pestilence : tragédie en un acte, la sortie du piège est derrière la porte du garage, et le succès garanti par ce fait qu'entre le fusil et la corde il n'est pas nécessaire de choisir.

Le recueil a la sécheresse d'une détonation, mais parfois il serre aussi son lacet sur le cou de son lecteur. Si ces choses, que l'on dit « de la vie », font peur ou émeuvent, elles s'ouvrent par instants sur d'inattendus sourires, sur de ces farces magistrales où un prêté est bien rendu, comme dans *Belle mère* ; elles annoncent ces joies ultimes, là-bas, derrière les tentures funéraires, loin, ailleurs... Appelons-les dernier espoir, appel aguichant de la Faucheuse avec qui nous fonderons, ma foi, notre dernière famille, le dernier couple : « Elle transforma ses cendres en diamant. Puis l'érigea en statue de cristal. Loin des tourments, elle le nourrit au lait de l'amour absolu, ce lait des crépuscules torrides où les ébats étincellent. Il se dit : ce n'est que le début de la fin. "Non, répliqua l'âme sœur, ce n'est que le bonheur." »

De tels tours et bonheurs de mots, il en est beaucoup d'autres ici à nous déconcerter, à nous enchanter. Ils ont la faculté de nous délivrer du mal, nous emportant au-delà de ce « Familles je vous hais ! », et de ces « foyers clos, portes refermées ; possessions jalouses du bonheur » avec quoi Gide marqua le monstre au fer rouge pour jamais. Ils signalent la clôture du procès, le terme de l'expiation d'être né dans le cercle de famille, ils marquent les territoires de la délivrance tout peuplés de Grâces littéraires et de pensées narquoises. Les fusées multicolores étoilent le ciel de la nuit, c'est le bouquet final... Une boule à l'estomac... mais on est heureux d'avoir lu.

Cela commence ainsi :

- Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur terre : ma mission n'est pas d'apporter la paix, mais l'épée. Oui, je suis venu opposer le fils à son père, la fille à sa mère, la belle-fille à sa belle-mère : on aura pour ennemis les membres de sa propre famille.

Famille

La famille parfaitement policée ne supportait pas les reproches de ses pièces rapportées. Gendres et brus défilaient sur le podium selon ses modes. Les sélections s'opéraient en silence. Un jour, un amoureux tenace insista. Il refusait l'éradication. Enlever la dulcinée ? Hors de question. Il se fit mouche pourtant et transforma sa dulcinée en larve. Patient, il surveillait ses évolutions. Le père s'inquiétait. Il demanda à son gendre mouche ses intentions. La mouche mâle répondit tout de go : je suis pour la paix des familles et dès que les épousailles seront consommées, nous butinerons vos restes.

Et ainsi se termine :

Décente

La veuve du père eut un léger malaise. Elle s'offrait une petite cure d'été au bord de la mer. Une perte de conscience ne l'avait pas vue choir de son séant. Un effondrement certain mais mou. Rien n'avait cassé. Les fèces et l'urine s'étaient répandues en toute simplicité le

long de ses jambes flasques. Ponctuelle, l'odeur fut au rendez-vous. Un curieux nota qu'elle ne portait pas de petites culottes tandis qu'il la mettait en Position Latérale de Sécurité. Hôpital de province puis de ville. Troisième étage, cardio- pneumologie. Deuxième étage, bloc opératoire. Rez de chaussée, réanimation. En face, service funéraire. Pas d'acharnement en chemin. Cercueil. Urne choisie par la belle-fille. Héritage ridicule. Allez donc ranger les papiers.

Ω

**C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Qui crie par la fenêtre à qui le lui rendra.
C'est le père Lustucru qui lui a répondu :
Mais non la mère Michel vot' chat n'est pas perdu.**

**Sur l'air du tra la la la
Sur l'air du tra la la la
Sur l'air du tra dé ri dé ra et tra la la la**

**C'est la mère Michel qui lui a demandé :
Mon chat n'est pas perdu, vous l'avez donc trouvé ?
C'est le père Lustucru qui lui a répondu :
Donnez une récompense, il vous sera rendu.**

Sur l'air du...

**Et la mère Michel lui dit : C'est décidé,
Si vous m' rendez mon chat, vous aurez un baiser,**

**Et le père Lustucru qui n'en a pas voulu,
Lui dit : Pour un lapin votre chat est vendu.**

Sur l'air du...

**C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Pauvre mère Michel,
C'est la mère Michel qui a perdu son chat,
Pauvre mère Michel,
Pauvre mère Michel...**

Ω Ω Ω Ω Fin de *La Mère Michel* a lu IV, 2 **Ω Ω Ω Ω**

**Les précédents bulletins de la Mère Michel, comme celui-ci, sont
accessibles sur les sites :**

**d' *ENCRES VAGABONDES*
de Serge CABROL & Brigitte AUBONNET**

de l'écrivain Jean Claude BOLOGNE